

**Christian Le Bour**

**L'inconnu de la  
dernière soirée**

*Saint-Quay, Paimpol,  
Tréguier, Marly*

## **Du même auteur**

Vol d'héritage en bord de Rance (mai 2022)

Poker mortel à Saint-Quay (octobre 2022)

## **Remerciements**

Remerciements à Enora, Sophie, Anne, Marie-Annick et Philippe pour leur contribution. Leurs remarques, Leurs propositions de corrections ont été essentielles dans la rédaction finale de ce roman.

Je veux adresser Une mention particulière à Pascale et Eric des Editions Astoure pour leur confiance.

Je souhaiterais également remercier ces nombreux lecteurs de mes premiers romans qui, par leurs encouragements, m'ont invité à poursuivre.

Vous pouvez retrouver Christian Le Bour sur les réseaux sociaux (Facebook, Instagram et LinkedIn)

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations et les lieux décrits dans ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant existé ou existant, ne serait que pure coïncidence et le fruit du hasard.

## PROLOGUE

Dans la nuit, Martine fut réveillée par le fracas de la chute du cèdre bleu au milieu du jardin. L'énorme craquement de l'arbre la fit sursauter dans son sommeil et elle se précipita immédiatement à la fenêtre. Elle tira le rideau et, dans l'obscurité, devina la forme allongée du grand conifère. Il était mort à trois heures vingt du matin.

La chute de cet arbre et le bruit du vent dans le toit l'empêchèrent de se rendormir rapidement. Il devait être près de cinq heures quand elle parvint à retrouver les bras de Morphée.

Malgré une nuit courte et agitée, Martine se réveilla à sept heures. Bien qu'elle fût à la retraite depuis dix ans, elle se levait tous les jours à la même heure. Comme chaque jour, Titus, son labrador, l'attendait devant la porte de sa chambre.

Martine était veuve depuis maintenant trois ans. La première année sans Marcel avait été un calvaire. Elle avait dû apprendre à bricoler dans sa maison. Tout ce que gérait habituellement son défunt mari, elle avait été

contrainte de le prendre en main. Elle s'y était faite. Et puis surtout, avant, quand Marcel était auprès d'elle, les bruits de la nuit ne l'effrayaient pas. Aussi, six mois après le décès de Marcel, elle avait décidé, pour se rassurer, de prendre un chien. Au chenil de la SPA, elle était immédiatement tombée amoureuse de Titus. Depuis, ils ne se quittaient plus. Elle ne saurait pas dire lequel avait adopté l'autre, tant ils étaient devenus inséparables.

Elle avala un premier café et saisit la laisse au portemanteau de l'entrée. Titus vint frotter son museau contre sa cuisse. Chaque jour, c'était pour lui un moment de bonheur qui s'annonçait. Dans quelques minutes, il pourrait courir sur la plage et surtout dans les vagues. Titus se mit à sautiller autour de sa maîtresse.

— Titus, s'il te plaît ! Il faut que je te mette la laisse pour sortir, tu le sais, l'interpella Martine.

Aussitôt, Titus se figea et tendit son cou pour faciliter la tâche à sa maîtresse.

Dès qu'elle eut franchi le seuil de sa modeste demeure, elle s'en éloigna pour ausculter la toiture. Elle en fit le tour. La couverture avait apparemment bien résisté à la tornade qu'ils avaient annoncée la veille à la météo. Elle alla voir son cèdre allongé sur la pelouse. Elle le caressa, elle éprouvait de la tristesse pour lui. Elle l'aimait bien, son cèdre bleu. Elle en avait passé des après-midis, allongée sur un transat, à l'ombre de ses longs bras. Elle

en avait dévoré des romans, appuyée contre son tronc. Les souvenirs de toute une vie lui revenaient. Elle en pleura de tendresse. Titus, intrigué, vint se frotter contre samaîtresse. Elle lui tapota la tête et déclara :

— Oui Titus, on va descendre sur la plage. Mais tu vois, je suis triste de voir mon vieux cèdre par terre.

Semblant comprendre la tristesse de sa maîtresse, Titus baissa les oreilles et gémit. Martine reprit alors le chemin de la plage.

En traversant la résidence, Martine remarqua que la toiture de l'atelier des Mercier s'était envolée. Ils devaient rentrer de vacances aujourd'hui. Le retour s'annonçait mal pour eux.

Quelques minutes plus tard, Martine et Titus descendaient la rue qui mène à la plage du Moulin. Sur le chemin, elle remarqua que de nombreuses branches avaient été cassées. Un vieux pin s'était couché sur ses voisins. Des branches arrachées par le vent bloquaient l'accès au parking. La tempête l'avait recouvert d'une épaisse couche de sable, formant presque des congères à l'extrémité sud. Martine pensa à son fils Robert, employé à la commune. Il n'allait pas chômer aujourd'hui.

Quand elle arriva à l'entrée de la plage, elle ôta sa laisse à Titus. Celui-ci se mit à courir en tous sens. Il sautait de joie en traversant la plage en direction des

cabines. Martine se mit à fouler le sable. La mer était haute. Elle se dirigea vers les rochers de la pointe qui sépare le Port-Es-Leu de la plage. En descendant vers cette pointe, elle vit que quelqu'un était étendu sur le sable. Il lui parut étrange d'être allongé sur la plage, de si bonne heure. Elle imagina alors que cela devait être encore un jeune trop alcoolisé qui s'était endormi sur le sable. Elle s'approcha de l'individu. Arrivée à dix mètres, elle le salua :

— Bonjour. La nuit a été difficile ?

L'individu, une femme apparemment, ne réagit pas. Elle doit vraiment bien dormir, pensa Martine. Elle se pencha sur la dormeuse et poussa un cri :

— Ah ! On dirait qu'elle est morte !

Martine s'accroupit pour mieux voir le visage de la jeune fille. Il était livide. Pour confirmer ce qu'elle devinait, Martine posa sa main sur la hanche de la jeune fille et la bouscula en l'interpellant :

— Mademoiselle, réveillez-vous !

Le corps ne réagit pas. Martine se releva et recula.

Elle demeura pétrifiée, hébétée devant cette scène.

Au bout de quelques minutes, elle se décida à agir et s'éloigna du corps. Elle saisit dans sa poche le téléphone mobile que son fils lui avait offert, peu après la mort de Marcel. Elle appela les secours.

Huit minutes plus tard, un véhicule bleu arriva toutes

sirènes hurlantes. À peine les gendarmes étaient-ils sortis de leur voiture qu'une camionnette des pompiers arriva à son tour. Martine reconnut le capitaine Leduc. C'est lui qui était venu lui annoncer que Marcel avait eu un accident au volant de sa voiture. Il devait décéder trois jours plus tard. Trois terribles journées à attendre, entre l'espoir et la peur.

— Bonjour, capitaine !

— Bonjour, madame Leterrier. Pouvez-vous me conduire à l'endroit où vous avez trouvé la personne ?

— Suivez-moi, capitaine.

Martine reprit le chemin à l'envers jusqu'à la pointe rocheuse. Elle regarda le capitaine contourner le corps. Puis, aidé des pompiers et de ses adjoints, il fit les premières constatations. L'un des hommes photographia la scène. Un autre semblait effectuer des prélèvements. Martine comprit qu'apparemment la jeune femme avait été assommée.

L'un des gendarmes se mit à arpenter la plage. Il devait chercher un indice, se dit Martine. Le gendarme s'éloigna sur les rochers. Tout à coup, elle l'entendit crier :

— Capitaine ! Venez voir ! Il y a un autre cadavre sur les rochers.

— Un homme ou une femme ? cria à son tour le capitaine en marchant dans la direction de son

collègue.

— Difficile à savoir, capitaine !

N'entendant plus les échanges entre le capitaine et son collègue, Martine s'avança dans leur direction. Un troisième gendarme, demeuré près du corps, l'interpella :

— Madame s'il vous plaît ! Si vous voulez bien sortir de la plage ? Merci. Mais attendez-nous, nous aurons certainement quelques questions à vous poser. Martine, qui respectait le travail des hommes en uniforme, recula vers la sortie de la plage où elle s'assit sur un muret de pierres.

Au bout d'un long moment, elle vit les pompiers passer devant elle avec deux brancards sur lesquels reposaient les corps enveloppés. Les gendarmes et les pompiers qui suivaient le cortège s'arrêtèrent à quelques mètres d'elle. Elle tendit l'oreille et les écouta attentivement.

Elle comprit qu'apparemment la tornade de la nuit avait projeté un bateau sur les rochers du Port-Es-Leu. Les corps retrouvés étaient ceux de deux jeunes gens, un homme et une femme. Elle entendit le capitaine Leduc préciser :

— Quand je vois dans quel état est le corps de l'homme, la tornade a vraiment dû être terrible.

— Oui, mais il ne faut pas oublier que pendant ce coup de vent les vagues ont dû projeter à plusieurs

reprises le corps sur le rocher. Il a été ballotté contre les rochers pendant peut-être près d'une heure. C'est donc normal que nous ne puissions pas le reconnaître, précisa un pompier.

— C'est vrai qu'il est impossible de le reconnaître. Il n'a plus de nez. La bouche, enfin l'emplacement de la bouche est totalement déchiqueté. Le front, ou ce qu'il en reste, est broyé. Franchement, ce ne sera pas facile d'établir son identité, surtout qu'il ne portait aucun papier sur lui, reprit le jeune gendarme.

— Normal ! Les vêtements sont en lambeaux, ajouta le pompier.

— Heureusement que la fille avait ses papiers sur elle. D'ailleurs, je vais devoir aller prévenir ses parents, conclut le capitaine.

À cet instant, le capitaine Leduc vint s'asseoir auprès de Martine. Il lui demanda :

— Comment ça va, madame Leterrier ? J'imagine que cette découverte macabre vous a bouleversée.

— Oui, c'est vrai. Mais à mon âge, on a le cuir plus épais.

Cette remarque fit sourire le capitaine.

— Est-ce que ce matin, en descendant sur la plage, vous avez croisé quelqu'un ou vu quelque chose d'anormal ?

— Les seules choses anormales que j'aie vues ce

matin sont les dégâts commis par le vent cette nuit. Mais je n'ai aperçu personne.

— Racontez-moi comment vous avez découvert le corps de la jeune femme, Julie Destours.

En entendant ce nom, Martine resta hébétée. Elle avait accueilli cette gamine dans sa classe, de nombreuses années auparavant. C'était une petite fille espiègle mais adorable. Se ressaisissant, Martine conta sa matinée au capitaine. Satisfait de la description extrêmement détaillée que fit Martine, le capitaine Leduc la remercia et la salua.

Martine appela Titus qui la rejoignit en courant. Il était heureux, c'était la première fois que sa maîtresse l'autorisait à gambader ainsi pendant près de trois heures. Il transpirait abondamment.

Ensemble, ils remontèrent lentement la route de la plage. Martine repassait dans sa tête les images de cette terrible matinée. En traversant la résidence, elle aperçut tous les voisins s'activant à réparer les dégâts de la nuit. Yves Lacoste, son voisin d'en face, l'interpella :

— Bonjour, Martine ! Si vous voulez un coup de main pour votre arbre, faites-moi signe !

— Oui, je veux bien. Je ne suis pas sûre que je saurai manier la tronçonneuse de mon mari. Je veux bien que vous tronçonniez mon pauvre cèdre. Il me chauffera, l'hiver prochain !

— D'accord, je passerai cet après-midi !

Quand elle referma la porte de sa maison, Martine demeura figée un instant. Les images du corps de la jeune fille lui brouillaient la vue. Elle devait être si belle. La vie était injuste, se dit-elle. Elle se dirigea machinalement vers le bar qu'avait aménagé Marcel au bas de la grande armoire du salon. Elle retrouva la bouteille de cognac et se servit un fond de verre. D'un coup sec, elle avala le liquide ambre. Au contact de l'alcool, elle secoua la tête. Elle n'avait pas l'habitude d'en boire et encore moins du cognac. C'était peut-être la première fois de sa vie.

Décidément, cette matinée du sept septembre deux-mille-huit l'avait trop bouleversée. Elle décida de retourner se coucher.